Télérama

Deux semaines de programmes radio, télé, cinéma

Nos 3127-28 | DU 19 DÉCEMBRE 2009 AU 1er JANVIER 2010

NUMÉRO SPÉCIAL

La voix

vibre, se casse, tremble, se pose, trouble, se perd, conteste, communique, se métamorphose...

Le chasseur de sikuani

Collecte, traduction, décodage... Des linguistes se vouent aux langues du globe menacées de disparition.

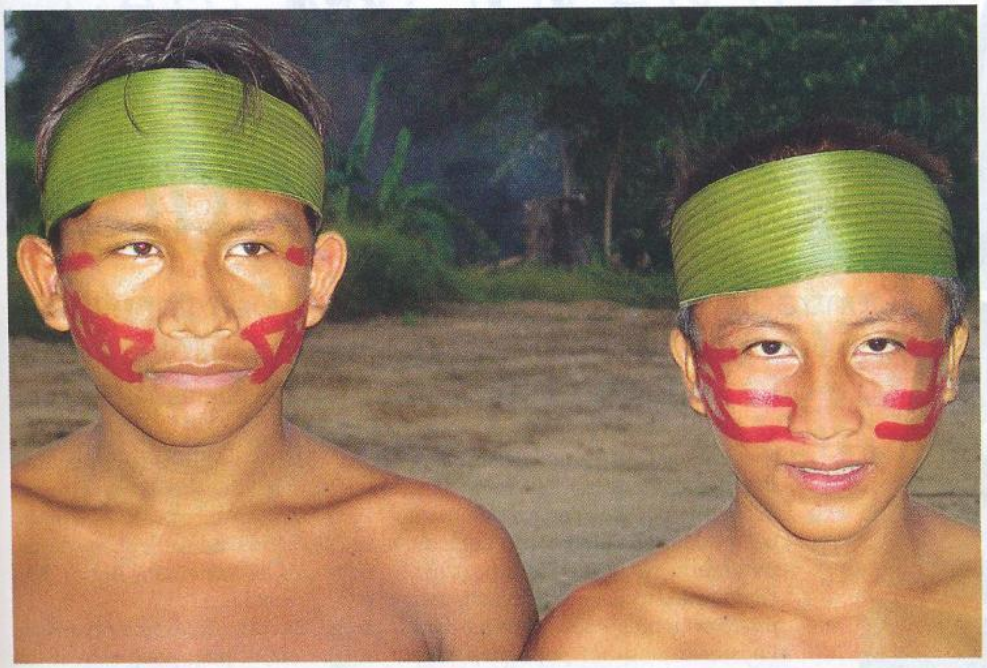
Le trésor est enfermé dans une boîte noire posée au sommet de sa bibliothèque. Ce trésor – des dizaines d'heures d'enregistrement –, Francesc Queixalós est allé le chercher entre Amazone et Orénoque, sur un territoire à cheval entre le Venezuela et la Colombie. Quatre jours de voyage *« si on est chanceux »*, dix quand le ciel est moins favorable, par avion, bateau et camion, la dernière partie du périple généralement coincé entre des vivres et des barils de bière. Au retour, il faut encore traiter le précieux matériau. Quinze années de travail pour Francesc. Quinze ans pour recueillir, traduire, comprendre et expliquer la langue sikuani.

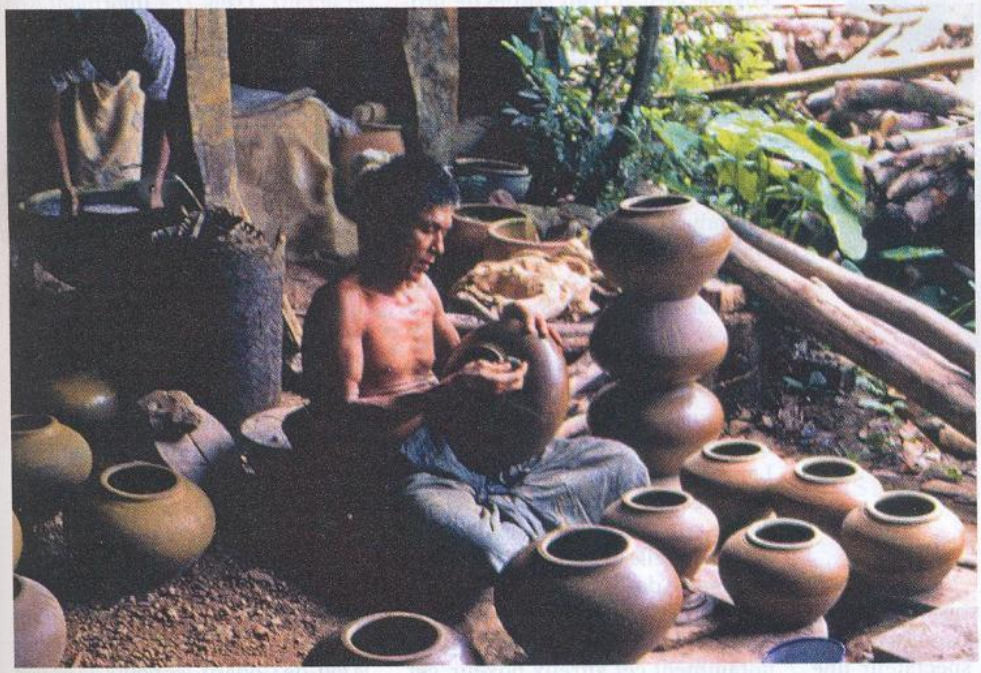
Sur la carte de visite du linguiste, on peut lire « Directeur du Centre d'études des langues indigènes d'Amérique », au CNRS. Mais « chasseur de voix » conviendrait aussi, *« si vous entendez par "voix" le produit des vibrations des cordes vocales,* précise le chercheur. *En effet, si je me rendais chez les Sikuani en quête de textes écrits par les membres de cette communauté, je repartirais bredouille : il n'y en a pas. Le sikuani est une langue à tradition exclusivement orale »*. L'image du chercheur crapahutant magnéto dans une main, carnet de « notes de terrain » dans l'autre, n'a donc rien du cliché. Car *« on ne va jamais chercher l'écriture,* rappelle une autre linguiste, Alice Vittrant, maître de conférences en linguistique à l'université d'Aix-Marseille I et spécialiste, elle, du birman. *D'abord, 5 % seulement des langues répertoriées dans le monde sont écrites. Mais, surtout, l'écriture a tendance à fixer un état de langue ancien : elle omet beaucoup de choses qui n'apparaissent que dans le discours, comme le raccourcissement des mots. En français, par exemple, vous ne pouvez pas saisir la différence entre "je suis" et "ch'uis" si vous n'êtes pas devant des gens qui parlent. C'est ce genre de phénomènes que nous étudions. »*

Heureux qui comme Alice a fait un long voyage. La linguiste travaille depuis peu sur l'arakanais, dialecte parlé dans l'ouest du Myanmar (nom officiel de la Birmanie depuis 1989), dans une région frontalière du Bangladesh. Sept cent mille locuteurs, parmi lesquels elle a choisi son « informateur ». Capital, l'informateur, pour tous les chasseurs de voix ! A la fois guide et traducteur, c'est sur ce « fixeur » que repose, en grande partie, la qualité des voix recueillies. Le linguiste, en effet, ne veut pas seulement décrire la langue, mais aussi expliquer pourquoi elle est parlée comme elle l'est. Du coup, *« on élimine automatiquement les gens trop normatifs,* explique Alice Vittrant : *ils soulignent trop la façon "correcte" de parler, alors que nous intéresse avant tout la façon dont les gens parlent au quotidien »*. Un point de vue partagé par Francesc Queixalós : *« Il existe deux types d'informateurs,* sourit le chasseur de sikuani : *celui qui se contente de vous donner la traduction lorsque vous lui demandez comment se dit "Mon beau-frère est parti". Et celui qui se lance dans un bla-bla sur son beau-frère qui est un bon à rien, qui lui a extorqué deux kilos de sel pour une viande qu'il n'a jamais payée, etc. Votre objectif, c'est de dénicher le premier type et de fuir le second comme la peste – sauf, bien sûr, quand vous essayez de recueillir un récit de mythe à travers une parole spontanée. Dans ce cas, vous allez taper à la porte du bavard, évidemment... »*

Le chasseur-cueilleur de voix procède avec méthode. Il multiplie les entretiens avec des membres de la communauté, des tête-à-tête pas trop courts – pour laisser le temps aux « locuteurs » de se familiariser avec l'enquêteur et de zapper les formules de politesse, qui figent le discours. Pas trop longs non plus, car les entretiens fatiguent. Et avec des objectifs précis : *« On ne part pas pour faire du tourisme intellectuel,* rappelle Francesc Queixalós, *mais pour tester une théorie et vérifier si ce que nous apprenons aux étudiants est valable. Il y a toujours des trous à combler, des hypothèses à vérifier. »* Et des manuels pédagogiques à écrire pour les communautés

A écouter
Sikuani, sur le site de Francesc Queixalós : http://qxls.free.fr/
Langues birmanes : http://www.edhamma.com





étudiées, ce qui leur permettra d'enseigner, donc de sauvegarder leur langue. Il arrive aussi que cette dernière soit mal, ou pas du tout, connue du chercheur. Les voix qu'il enregistre forment alors un « magma » plus difficile à démêler qu'un sudoku niveau 9. Il est conseillé de s'armer de patience et... d'une bonne oreille. Parce qu'il va falloir convertir ce « gloubiboulga » de sons en alphabet phonétique. Puis trouver deux segments phonétiques identiques dans le « texte » ainsi produit, et vérifier auprès de l'informateur-traducteur qu'ils ont bien le même sens. Une fois que l'on a suffisamment découpé de mots dans le magma initial, on peut tester ses conclusions en fabriquant soi-même des phrases : si l'interlocuteur se marre, ce n'est pas bon signe. Et s'il fait « OK » de la tête mais que ses yeux hésitent, *« cela veut dire qu'il veut vous faire plaisir et n'ose pas vous dire que vous vous êtes trompé »*, rappelle Alice Vittrant. Autant recommencer. Car les linguistes aiment être contrariés.

L'affaire se corse, bien sûr, pour le chasseur qui s'attaque à une langue tonale, comme le birman, où toutes les syllabes se prononcent avec une mélodie donnée. Cette dernière détermine le sens du mot. Question : comment noter les tons, quand on ne connaît pas la langue ? Chacun son « truc » : *« On peut les décrire en utilisant des numéros de 1 à 5, le chiffre 5 représentant le ton le plus grave,* dévoile Alice Vittrant. *Si j'écris 1-3-1, cela signifie que je pars de haut, je descends à mi-échelle, et je remonte. »* Pour être certain de capter la mélodie, on peut demander au locuteur de siffler le vocable sans le prononcer. Ou remplir des verres d'eau (plus ou moins pleins) et lui demander de reproduire la petite musique du mot en tapant dessus. Un travail de bénédictin particulièrement chronophage. De longues semaines, parfois des mois passés sur le terrain. Pour un « butin » que les coupeurs de bourses de recherche et autres affolés de la rentabilité trouveront sans doute maigre : une grammaire, un dictionnaire bilingue, une « phonologie », un recueil de textes, c'est « tout » ce que Francesc Queixalós est en mesure de présenter après quinze ans de travail sur le sikuani. Mais on peut aussi voir les choses différemment. Rappeler, par exemple, que sur les cinq mille à six mille langues encore parlées dans le monde, entre 40 et 90 % sont menacées de disparition avant la fin du siècle. Et que les exemples sont rares de langues ressuscitées des morts. On regarde alors différemment la boîte noire posée sur l'étagère du haut, avec ses dizaines d'heures d'enregistrement du sikuani qui attendent encore d'être exploitées. Ces voix n'ont pas livré tous leurs secrets, mais on est content qu'elles soient là ■

OLIVIER PASCAL-MOUSSELLARD

EN HAUT, LES SIKUANI, SUD-AMÉRICAINS ÉTUDIÉS DEPUIS QUINZE ANS PAR FRANCESC QUEIXALÓS. EN BAS, EN BIRMANIE, CHAMP D'EXPLORATION D'ALICE VITTRANT.